

BÉLIER

SAMUEL GENIN

S'il y avait eu à une époque, des sentiers balisés, la forêt les avait avalés depuis longtemps, et c'est après 3 bonnes heures de marche qu'Évalie arriva enfin au petit lac de montagne connu, de ce qu'elle en savait, d'elle seule. Même si cette marche à visage à découvert, loin de la fumée de la ville lui faisait à chaque fois le plus grand bien, elle avait hâte de pouvoir laver ses vêtements et plonger dans l'eau claire pour laver son corps du moindre grain de cette épaisse et grasse poussière ocre qui recouvrait tout chez elle : les maisons, les vêtements, et les gens.

Évalie vivait dans une grande ville, Movipolis, située sur la côte de l'Océan du Manque. La ville était construite autour d'une gigantesque centrale, qu'Évalie avait toujours entendu désignée comme « l'Usine ». C'est elle qui produisait de l'Electricité pour les quartier riche de l'Ouest de la ville, au bord de la mer. Évalie n'y était allée qu'une seule fois, avec sa mère, l'année dernière. Les rues y étaient larges, décorées de plantes tombantes et de guirlandes de drapeaux colorés, et on y diffusait en permanence de la musique via des haut parleurs. Les gens avaient des habits fragiles et des coiffures compliquées. Et ils étaient un peu gros, s'était dit Évalie.

Et de l'autre côté de l'usine, à l'Est de la ville, se trouvait le quartier où Évalie habitait avec sa mère, le quartier Ocre. L'Usine produisait une épaisse fumée jaunâtre et le vent, qui soufflait presque toujours de l'Océan vers les terres, poussait l'immense colonne de fumée vers les pentes de la montagne où les habitants les plus pauvres de Movipolis s'étaient installés. Sa mère lui avait expliqué que ce n'était pas de gaité de cœur qu'ils habitaient ici, mais c'était le seul endroit de la ville où on les laissait habiter sans payer de loyer. Ils n'avaient pas les moyens de s'installer dans les beaux quartiers de bords de mer, et s'ils voulaient s'éloigner suffisamment pour échapper à la fumée, ils se retrouvaient à plusieurs heures de marche de l'Usine, ou quasiment toutes et tous travaillaient. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits qui embauchaient les pauvres à Movipolis, et l'Usine était là où on était le mieux payé. Alors dans cette pente poussiéreuse et sale avaient poussé comme des champignons des petites maisons de bric et de broc, en tôle de récupération, ou à demi enterré. La ville avait installé un réseau d'éclairage public qui était la seule arrivée d'électricité dans le quartier Ocre : un quadrillage lumineux, un réverbère tous les 100 mètres, autour desquelles les maisons s'agglutinaient comme les papillons autour d'une flamme, car dans le ventre de la fumée, on ne voyait pas le soleil, même à midi. Ces points de lumière créaient de fait des petits sous-quartier dans le quartier, qu'ils appelaient des Pôles. Évalie et sa mère habitaient dans les 23ème pôle, d'après la matricule de leur lampadaire.

Certaines pauvres avait tenté de fonder des communautés dans la forêt voisine, loin de la fumée, chassant et cueillant des plantes sauvages, et venant vendre leurs trouvailles et production aux marchés de la ville. Mais la mairie avait décrété qu'il était interdit d'habiter, puis tout simplement d'aller dans la forêt, prétextant que les activités humaines étaient dommageables à l'écosystème fragile de la forêt (plus que la fumée qui sortait de l'Usine fallait-il croire). Ils avaient envoyé l'armée raser leur campement. Certaines avaient fui dans la nature, espérant trouver mieux ailleurs, mais la plupart étaient revenues habiter au quartier Ocre. On y voyait pas le soleil, on vivait dans l'extrême pauvreté et on

y respirait en permanence la poussière de l'Usine malgré les tissus que toutes s'enroulaient autour du visage en permanence, mais les adultes préfèrent souvent le mal connu à un inconnu incertain, s'était rendu compte Évalie. Et puis ils étaient ensemble, malgré tout. Mais c'est cette histoire qui avait incité Évalie à aller explorer la forêt. Elle connaissait les lois, mais une adolescente de 13 ans a plus de chance d'échapper aux contrôles que 30 adultes sédentaires. De toute façon, elle n'avait pas l'intention d'y habiter, elle venait juste s'y laver, et chasser.

Elle avait appris auprès de la vieille Lucca comment poser des collets, ce qui lui convenait bien, car comme tout le monde chez elle, elle n'avait pas assez de souffle pour chasser les animaux autrement. A force de respirer la fumée toute la journée, les Ocriens comme ils s'appelaient parfois eux-mêmes, s'essoufflaient vite.

Ce jour là, après s'être baigné dans l'eau fraîche du lac, elle alla donc relever ses pièges. Elle attrapait le plus souvent des écureuils, parfois des lapins. Elle en amenait toujours un à la vieille Lucca, qui réparait les collets quand ceux-ci cassaient. Elle vendait ou troquait une autre partie de ses prises, et amenait le reste chez elle. Elle avait commencé à chasser quand sa mère avait attrapé la Toux. C'est une maladie qui rattrape tous les Ocriens, à un moment ou à un autre, mais sa mère était parmi les plus jeunes à en être atteinte. Un toux sèche et douloureuse vous prend, et vous perdez toutes vos forces. Et si vous persistez à sortir, pour aller travailler par exemple, vous toussiez du sang, et vous finissez par en mourir. Évalie avait compris que sa mère mourrait de la Toux, mais elle n'était pas encore prête à la voir partir, alors elle l'avait installé dans son lit à elle, un lit-cabane, fabriqué il y a des années de ça à partir d'une vieille cuve du cuivre pour teindre le tissu. Elle se sentait comme une astronaute à l'intérieur. Elle lui avait dit, à sa mère, qu'il fallait qu'elle se repose, et que c'était elle maintenant qui s'occuperait d'elles deux. Évalie était trop jeune pour reprendre le poste de sa mère à l'Usine alors elle avait trouvé cette solution, le braconnage.

Sa mère n'aimait pas la voir partir dans la forêt toute la journée, elle le savait, mais elles étaient les seules de leur Pôles à manger de la viande régulièrement, alors elle laissait faire. Elle n'avait de toute façon plus la force de s'opposer à sa fille qui chaque année était un peu plus grande, et un peu plus têtue.

Évalie faisait donc son chemin habituel de piège en piège, en observant consciencieusement tout ce qu'elle voyait, pour pouvoir le raconter ce soir à sa mère, qui invariablement, quand elle la voyait rentrer, se relavait péniblement dans le lit et lui commandait d'une voix voilée : « Raconte ». Et Évalie lui faisait le récit de sa journée, les arbres avec des jolies formes, les animaux qui faisaient des cris amusants, l'odeur poivrée de la menthe sauvage, le doux duvet des Épiaires de Byzance qu'elle appelait, petite, les plantes poilues. Et les gens qu'elle avait croisés, en ville, les ragots qui circulaient dans le Pôles, les annonces de la municipalité. Mais quand elle racontait la vie de la ville à sa mère, elle ne disait pas les pauvres, elle disait les prolétaires. Et elle ne disait pas les riches, elle disait les bourgeois. Et elle utilisait des mots un peu trop grand pour sa bouche, comme Révolution, ou Grand Soir. Des mots un peu trop grands pour le lit-cabane, même, voir leur petite maison. Elle ne savait pas trop, Évalie, ce que voulaient dire ces mots exactement, mais quand elle les utilisait, ça faisait rire sa mère, et ça n'arrivait plus si souvent. Avant qu'elle soit malade déjà, Évalie aimait bien ces mots, car quand sa mère les utilisaient, et bien elle qui d'habitude était tout le temps triste et fatiguée, et bien quand elle utilisait ces mots, elle s'animait

de quelque chose de différent. Comme un mélange de fierté et de colère. C'était bizarre, mais plutôt plaisant. Alors ce soir, elle lui raconterait sa journée en disant bourgeois et prolétaires, pour faire rire sa maman.

Midi était passé et le soleil commençait déjà à redescendre vers l'horizon de la mer quand Évalie s'installa à califourchon sur une branche de hêtre pour manger son pic-nic, du pain noir fait avec la farine la moins chère de l'épicerie de l'Usine et une crème de champignon, seule chose qu'ils arrivaient à faire pousser dans l'obscurité du quartier Ocre. L'arbre qu'elle avait choisi était sur le bord d'une falaise, qui surplombait la ville, loin en contrebas. De là haut, elle voyait bien l'Usine et ses 4 grosses cheminées qui crachait en continu l'épaisse fumée jaune. Les quatre colonnes se rassemblaient en une unique masse, dense, opaque, qui se vautrait lourdement sur son quartier avant de s'élever difficilement vers le ciel. De là où elle était, cela ressemblait à la laine épaisse d'un bélier doré endormi sur sa ville, qui s'envolerait vers le ciel, où les vents joueurs qui façonnent les nuages lui dessinaient deux cornes de deux volutes tourbillonnantes.

Une ou deux fois par an, le vent soufflait, l'espace d'une journée, dans l'autre sens, et c'étaient les riches que se retrouvaient inondés de fumée. Ces jours-là étaient des jours de fête dans le quartier Ocre pour 2 raisons.

Tout d'abord, c'était toujours le prétexte à de grandes fêtes : tout le monde se rassemblait sur les places des différents pôles où, pour une fois le soleil brillait. On faisait la fête, on dansait, riait, et on sortait les gens atteints de la Toux, qui ne sortaient normalement plus de chez eux, pour qu'ils prennent l'air, et qu'ils voient d'autres personnes que celles et ceux avec qui ils partageaient leur foyer. Dans une bonne humeur contagieuse, tout le monde mettait la main à la pâte pour nettoyer le quartier, enlever la poussière des fenêtres, désencrasser les filtres d'aération, nettoyer les lampadaires. On savait bien que tout ce travail serait balayé demain quand la fumée reviendrait, mais ça n'empêchait pas les Ocriens de prendre soin de la petite parcelle de terre stérile qu'on les condamnait à devoir habiter, mais qui était chez eux.

Et puis on aimait c'est jour de Vent Contraire car les jours suivants, certains Ocriens étaient embauchés pour aller nettoyer chez les riches. « Les bourgeois ils sont hermétiques, disaient sa mère, la fumée les atteint pas comme nous autres. Tu verras jamais un riche avec la Toux. » C'est vrai qu'aux premiers signes de changements de direction du vent, tous là-bas enfilaient de couteux masques à gaz, là où ceux qui vivaient dans la fumée tous les jours en étaient réduits à se masquer la bouche avec leurs écharpes. « C'est dégueulasse », disait sa mère. Et Évalie était d'accord. Mais si la fumée ne rentrait pas dans les poumons des riches ou dans leurs maisons aux fenêtres fermées, leurs rues se couvraient d'une couche de poussière jaune qu'il fallait bien nettoyer. Et c'était à eux, Ocriens, de le faire, évidemment. C'était pas un travail désagréable, on travaillait à l'air frais, et on pouvait voir les maisons des bourgeois, leurs magasins et leur parterre de fleurs, et rêver un instant de faire parti de cette vie-là.

Elle y était donc allée pour la première fois l'année dernière avec sa mère qui n'était pas encore malade. Sa mère avait dû la tirer par la manche toute la journée tant elle n'arrêtait pas de papillonner à droite à gauche. Ce qu'elle voyait était tellement incroyable : des dirigeables miniatures qui diffusaient de la musique dans les rues, des voitures à cheveux d'où s'échappaient les gloussements inconscients de ceux qui n'ont jamais eu faim. Pour la première

fois son nez lui apportait du plaisir, l'odeur du pain chaud, le chocolat à la cannelle ou l'herbe fraîche coupée, là où d'habitude elle l'enfouissait sous des couches de tissus pour le protéger. Elle s'était, ce jour-là, fait le serment qu'elle habiterait ici, dans ce quartier. Elle n'en avait jamais parlé à sa mère. Pour l'instant.

Évalie songeait à tout ça en terminant son bout de pain, regardant la bête ocre avaler son quartier et en digérer les habitants. Elle s'étira. Peut-être que la prochaine fois qu'ils seront appelés à venir nettoyer le quartier bourgeois, ils ne refuseront de partir avant qu'on ne leur ai donné des masques à gaz. Et des biens hein, pas des cassés, ou des qui fuient ! Ou bien peut-être qu'ils refuseront de partir tout court. Qu'ils s'installeront dans leurs belles maisons avec des vraies fenêtres. Oh les riches ne se laisseront pas faire, mais les Ocriens sont fiers. Et têtus ! Ahah, bon dieux ce qu'ils sont têtus ! S'ils ont tous ne serait-ce que la moitié que la force de caractère de la vieille Lucca... Elle lui en parlerait, ce soir, à la vieille Lucca. Et à sa mère aussi, sûrement. Et à toutes celles et tous ceux qui veulent entendre. La prochain fois que le vent tournera... Quand le vent tournera...

Évalie sauta en bas de l'arbre, et redescendit tranquillement vers la ville en sifflant une vieille chanson dans la lumière dorée du soleil couchant.

